

TATILON, Claude (1986) : Traduire. Pour une pédagogie de la traduction, Toronto, Éditions du GREF, 177 p.

Jean-Claude Gémard

Volume 38, Number 1, mars 1993

La traduction et l'interprétation dans le nord du Canada
Translation and Interpretation in Northern Canada

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/002860ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/002860ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (print)

1492-1421 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gémard, J.-C. (1993). Review of [TATILON, Claude (1986) : *Traduire. Pour une pédagogie de la traduction*, Toronto, Éditions du GREF, 177 p.] *Meta*, 38(1), 137–139. <https://doi.org/10.7202/002860ar>

■ TATILON, Claude (1986) : *Traduire. Pour une pédagogie de la traduction*, Toronto, Éditions du GREF, 177 p.

Comme le souligne fort justement Georges Mounin, dans la préface de l'ouvrage, la traduction, sa pratique et son enseignement ont parcouru un chemin considérable depuis le début du XX^e siècle. Mais la véritable révolution, tranquille et progressive celle-ci, s'est produite au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, lorsque apparurent les premiers ouvrages de réflexion théorique, les premières «méthodes de traduction» et les éléments premiers d'une pédagogie de la traduction. Le livre de Claude Tatilon s'inscrit dans cette lignée. C'est celui d'un pédagogue, comme le titre nous l'indique, nourri d'une solide expérience professionnelle, théorique autant que pratique, et de *fröhliche Wissenschaft* («gai savoir»).

Or, il y a pédagogie et pédagogie, selon nos aptitudes propres, cela va de soi, mais aussi selon les orientations et les choix personnels. Le parti de Claude Tatilon est clair, et nette sa filiation : des trois secteurs de la traduction définis par Jakobson — la traduction intralinguale (ou reformulation), la traduction interlinguale (la traduction proprement dite)

et la traduction intersémiotique (ou transmutation) —, il laisse délibérément de côté le premier et le troisième pour ne traiter que le deuxième, en l'abordant du point de vue de «l'acte de parole de la traduction» (p. 3), qu'il observe sous les trois angles de l'expérience humaine, des structures linguistiques et du style. Ce faisant, il reprend et développe certaines idées esquissées ailleurs (notamment dans *Meta*, 27-2, 1982, pp. 167-172), en proposant sa conception, élargie, d'une pédagogie de la traduction. Cette approche tripartite présente l'avantage (ou l'inconvénient?) de laisser de côté l'immense problème du **sens** en traduction, lequel est effleuré dans le chapitre IV où le lexique et la sémantique sont analysés de pair. Par conséquent, on trouvera dans *Traduire. Pour une pédagogie de la traduction*, plutôt qu'une théorie savante de la traductologie, un précis d'art de traduire, une philosophie de la traduction et de son enseignement.

L'auteur précise que son livre s'adresse en priorité à des étudiants, et l'orientation pédagogique de son étude — agrémentée par une légèreté de ton et une simplicité rares en ce monde d'outrances verbales et de prétentions pseudo-scientifiques immodestes — nous en convaincrerait presque (une réflexion sur la pédagogie est-elle vraiment destinée à des étudiants? Ou alors, ce sont de futurs enseignants...) si sa lecture ne révélait finalement un propos d'une portée plus grande qu'il ne veut bien le laisser entendre, du moins en exergue puisque, dans les dernières lignes de sa conclusion (p. 155), il s'adresse directement à ses collègues. Manifestement, cet ouvrage est destiné aussi aux «pédagotrats» et aux «théoritrats», sans oublier les traducteurs eux-mêmes et les professeurs de langue. À vrai dire, toute «honnête» personne qu'intéresse la communication humaine, exprimée par le canal de la traduction, devrait y trouver son compte.

Un aspect intéressant de ce manuel, qui aura peut-être échappé au lecteur étranger au débat opposant les didacticiens des langues partisans des méthodes pédagogiques faisant intervenir la **version** (traduction vers la langue maternelle) et ceux qui les réfutent, tient au plaidoyer convaincant en faveur de cet exercice — souvent qualifié de «scolaire» par ses détracteurs — que fait l'auteur tout au long de son livre. Les applications et stratégies diverses qu'il propose, les nombreux exemples analysés sont autant de manières de dire, de faire et de penser la traduction (*cf.* particulièrement chapitres VI et VII sur les «phénomènes d'écriture»).

J'ai parlé de *manière*. Tout, dans ce livre, tourne autour de cette question. Si le style c'est l'homme, c'est aussi beaucoup le traducteur (et *a fortiori* le professeur de traduction). Claude Tatilon est disciple avéré du style, qui nous est présenté sous un jour aimable et comme en se jouant. Il nous le fait «déguster», en esthète de la physiologie de la langue qu'il est. On sent ici la présence de l'écrivain, du poète surtout (pensons à Jakobson), qui prend plaisir à jouer avec les mots, à en goûter les effets. Car, ne nous y trompons pas, la dimension ludique de la traduction (et de son enseignement) est un (**Le?**) moteur puissant des passions, et donc des vocations. Le lecteur est prié de ne pas prendre les choses (trop) au sérieux et de laisser au vestiaire, en entrant, ses préjugés et idées préconçues!

Cette fête du style à laquelle nous sommes conviés nous ferait presque oublier que le traducteur est un être bifrons qui, tantôt sacrifiera, peut-être trop rarement d'ailleurs, au rite fécond — quelque vain parfois qu'il puisse être — de l'esthétique (Tatilon préfère parler de traduction «artistique»), tantôt se pliera bon gré mal gré aux rigueurs et à l'aridité du modèle «pragmatique». C'est affaire de contexte, de finalité et de **texte**, mot clé de la traduction, aussi vague qu'incantatoire, qui gagnerait d'ailleurs à être défini un peu plus précisément qu'il ne l'est généralement dans la plupart des ouvrages. Il en est beaucoup question dans le chapitre premier.

Dans ce premier chapitre, justement, la question fondamentale est posée: «Qu'est-ce que traduire?» À cela, on nous répond: «[...] c'est reformuler un texte dans une autre langue, en prenant soin de conserver son contenu» (p. 7). Ce contenu est défini à son tour

comme étant l'«information référentielle» (référence au monde extérieur, au vécu, à l'expérience humaine). Dépassant le seul contexte du monde de l'expérience, l'auteur distingue ensuite quatre types d'*information textuelle diversifiée*, soit, outre la référentielle, la pragmatique (le discours du texte), la générique (le type du texte), la dialectale (la langue du texte) et la stylistique (l'écriture du texte). La solution avancée au problème posé étant donnée, un sommaire conclut ce chapitre, lequel est suivi d'applications et de suggestions de lectures. Cette démarche type sera reprise systématiquement dans chaque chapitre. Le dessein pédagogique est ainsi concrètement mis en œuvre. Il ne se démentira pas d'un bout à l'autre de l'étude, la quatrième et dernière partie traitant de considérations pédagogiques, et la conclusion nous présentant les «stratégies de traduction, la traduction pédagogique».

Entre la nature de la traduction et ses applications pédagogiques, quatre parties ponctuent le parcours de reconnaissance et d'explication des mécanismes de la traduction, depuis les problèmes qui se posent au niveau de l'expérience humaine (dont ce que l'auteur appelle la «repensée»), sur le plan des systèmes linguistiques et sur celui du style, jusqu'aux considérations méthodologiques, enfin. Dans le chapitre IX, qui traite du «mécanisme de l'acte de traduction», l'auteur compare plusieurs descriptions de ce mécanisme proposées par des traductologues, au terme desquelles il nous livre en ces termes le fond de sa pensée sur l'étape de la «restitution», notamment à propos du principe des «unités de traduction» de Vinay et Darbelnet: «La pratique nous apprend qu'il n'y a pas d'approche systématique qui soit vraiment efficace, qu'il vaut mieux se laisser aller au fil du texte, naviguer à l'estime en prenant pour repère la ligne d'horizon syntaxique» (pp. 136-137). De nos jours, ce point de vue semble partagé par la plupart des traductologues, mis à part quelques nostalgiques de l'ère d'une pédagogie reposant essentiellement sur la pratique des langues mortes. Encore que l'on puisse nuancer le propos et reconnaître que ce principe, réduit à sa plus simple expression syntaxique (quelques mots, expressions ou propositions simples), peut encore rendre quelques menus services dans des situations très précises d'apprentissage des langues, aux niveaux élémentaires de la dénotation. Par exemple, lors d'exercices de traduction à vue, avec de futurs interprètes, afin de travailler la vitesse; ou encore, comme exercice à vocation thérapeutique, pour vaincre la timidité — parfois même la crainte ou l'inhibition — qu'inspire à l'étudiant le texte «étranger». C'est ce que j'appelle les exercices «imposés», par opposition aux exercices «libres». Mais cela ne doit rester qu'un procédé pédagogique limité, parmi de nombreux autres possibles, et non constituer l'axe principal d'une méthode.

En fin de compte, *Traduire. Pour une pédagogie de la traduction*, compose un tout harmonieusement pensé (le souci esthétique) et découpé en quatre parties quasiment égales, sous une présentation très soignée (jaquette, papier, impression) et du meilleur goût, où l'on voit bien que la traduction — et la production des textes à laquelle cette activité donne lieu — peut apporter la preuve qu'à l'heure des «industries de la langue» et des illusions qu'elles véhiculent, le travail artisanal trouve encore sa place et peut même contribuer à hausser encore le seuil de la compétence. On ne peut que recommander la lecture d'un ouvrage commis dans un tel esprit de dilettantisme (au sens où l'on dit de Stendhal qu'il était un «dilettante»...), dans lequel on ne trouvera peut-être pas la thèse qui bouleversera les données de la traductologie, mais où l'on découvrira plutôt une manière de savoir-être (traducteur) autant que de savoir-faire (la traduction), en suivant le fil qu'une Ariane luronne et enjouée a savamment tendu entre les mots, sans trop chercher à percer, au moyen d'outils scientifiques aussi affûtés que dérisoires, le mystère de leurs combinaisons, sur lequel bute encore notre intelligence.